

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

LE GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ.*

De tous les grands hommes contemporains du Mexique, il n'en est pas qui ait fait plus, il n'en est peut-être pas qui ait fait autant que le Président actuel de la République, pour pousser ce grand pays, à pas de géants, dans la voie de la prospérité et de la paix.

Le président Diaz est né le 15 septembre 1830, dans la cité d'Oaxaca, dans l'État du même nom — la veille au soir du glorieux anniversaire de l'Indépendance nationale. Ses parents s'appelaient Don José Faustino Diaz et Dona Petrona Mory. Oaxaca a été surnommée « la demeure des héros dans le jardin des Dieux »,

* Ce chapitre et le suivant sont la traduction d'articles parus dans le *World* de New-York. Nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer sur l'autorité de notre grand confrère des États-Unis : les éloges qu'il fait du général Porfirio Diaz et de ses ministres prouvent la sincérité absolue et l'impartialité de notre propre jugement. La vérité doit toujours passer avant la flatterie.

Ces chapitres sont pour notre ouvrage la meilleure des préfaces.

« l'Eden de l'Amérique », « la tombe des conquérants et le berceau des patriotes ». L'État, quoique montagneux, est riche en productions agricoles et minières.

Le paysage y est grandiose, on y trouve des climats tempérés et des climats tropicaux, et cette contrée est propre à être la pépinière d'enfants destinés à devenir l'espoir de la nation et à dresser bien haut l'étendard de la liberté.

Les ancêtres de Porfirio Diaz étaient des Espagnols qui avaient quitté la mère-patrie dans les premières années de la conquête. Son père possédait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour faire de lui un patriote, un soldat ou un homme d'État. Il était grand, bien fait, musculeux et actif, et il avait l'allure d'un homme très résolu. Comme son fils, nous le trouvons de manières très courtoises, d'un cœur d'or et très généreux, ressentant très fortement les injustices et les injures. Cette qualité existe chez tous les grands hommes, qui sont toujours prêts à rendre justice et aussi à punir sur le champ les coupables. Celui qui se jette dans la lutte, soit physique, soit morale, n'en sortira vainqueur que s'il possède à un égal degré la force et la persévérance.

La mère du président Diaz, de la famille des Mory, venait des Asturies, dont les fils sont bien connus pour leur caractère indépendant et leur ancien lignage, mêlant l'impétuosité des Celtes à la franchise et à la loyauté des Goths. Le grand-père de M^{lle} Mory, un Espagnol, s'était marié chez les Miztèques, à une femme indienne, de sorte que dans les veines de

Porfirio Diaz coulent et le sang des plus valeureuses provinces espagnoles et celui des plus grandes nations de l'Amérique, car les Miztèques étaient peut-être plus civilisés encore que les Aztèques.

Son père possédait à Oaxaca la propriété connue sous le nom de *Meson de la Soledad* : c'est là que Porfirio naquit. Il eut six autres enfants dont deux moururent en bas-âge. En 1833, le choléra asiatique envahit le Mexique et parmi ses victimes figura le capitaine Diaz. Ce fut un grand deuil dans la famille, car la santé de la mère était délicate et les enfants jeunes ; mais M^{me} Diaz avait toute l'énergie de sa race et, à la mort de son époux, elle continua à diriger l'hôtel et montra en toutes choses beaucoup de fermeté et d'intelligence, affirmant avec vigueur dans tous ses actes sa probité comme femme et comme mère. Elle possédait de jolis traits, était industrielle et hospitalière, courtoise et digne. Avec ses goûts modestes et délicats, elle savait être brave, et, quand il le fallait dans ces temps de révolutions, elle prenait des armes pour sa défense et celle de ses enfants. Son désir était surtout de faire donner à ses enfants une instruction suffisante pour les rendre dignes de toutes les places qu'ils pourraient être appelés à occuper.

Porfirio alla à l'école primaire dès l'âge de sept ans. A quatorze ans il entra au séminaire, dirigé par des prêtres de l'Église catholique romaine. Il y eut plusieurs raisons pour le faire entrer au Séminaire, plutôt qu'à l'institution gouvernementale des arts et

des sciences. La principale fut que les affaires de sa mère n'avaient pas prospéré et que peu à peu elle avait été obligée de vendre des parcelles de propriété pour élever ses enfants.

Au séminaire, on venait en aide aux brillants élèves, mais il n'y fut jamais pensionnaire; en outre, son père avait manifesté le désir qu'il fût élevé pour entrer dans les Ordres. Le Clergé usait de toute son influence pour recruter des prêtres dans les bonnes familles, sentant que les hautes classes l'abandonnaient, surtout depuis la proclamation de l'Indépendance.

Après avoir étudié quelque temps pour se préparer, notre héros comprit qu'il devait faire quelque chose pour aider sa mère, dont les moyens étaient épuisés, et il commença par donner des leçons à ses heures de loisir. Ce faisant, il fut mis en relations avec Don Marcos Perez, juge de la suprême Cour de l'État et professeur à l'Institut gouvernemental des Arts et Sciences. Ce dernier devint l'ami de Porfirio, qu'il mena souvent à l'Institut, discutant avec lui sur l'extension des libertés civiles et religieuses.

Un jour Pérez l'invita à assister à une distribution de prix dans le Collège civil de l'État. Le gouverneur, Bénito Juarez y était, et Porfirio lui fut présenté. Juarez avait connu le père de Porfirio et avait entendu parler des efforts dignes d'un homme faits par Porfirio pour s'instruire et devenir l'aide et la satisfaction de sa mère. Le gouverneur l'encouragea chaleureusement et le jeune Diaz puisa là une ambi-

tion, des désirs, des espérances et de nobles aspirations, auxquels il ne songeait point auparavant — et il dormit mal cette nuit-là, pensant aux merveilleuses paroles, à l'intelligence, et à l'influence magnétique du grand Juarez.

Jetant un regard sur l'histoire de son pays, il n'y vit rien qui ne fût cause de sa perte: l'arrivée des Espagnols et les tristes résultats de leurs efforts mal dirigés pour imposer au peuple mexicain la religion et la civilisation européennes. Il résolut de consacrer sa vie à son pays. Déjà, tout jeune enfant, il avait joué au soldat et toujours les autres garçons l'avaient nommé leur chef ou leur général, tant ses inclinations et ses capacités militaires avaient frappé ses amis.

Quand éclata, en 1847, la guerre avec les États-Unis, le cœur de Porfirio se souleva d'enthousiasme pour aller combattre pour sa patrie, et, avec plusieurs camarades de collège, il pétitionna pour que le Gouverneur l'envoyât à l'endroit où il espérait pouvoir rencontrer l'ennemi. Le Gouverneur Guérque sourit, mais plaça leurs noms sur sa liste et ces jeunes gens furent inscrits sur les rôles de la garde nationale, formant un bataillon qui, vu le jeune âge de ceux qui le composaient, reçut le surnom de : *Mieux que rien*.

Quand Porfirio eut dix-neuf ans et eut fini ses études préparatoires, l'Évêque lui offrit de lui conférer l'année suivante les premiers ordres et d'en faire un Boursier. Mais Diaz déclara alors ses intentions d'étudier le Droit à l'Institut. Le prélat fut surpris de voir un jeune homme ne pas faire cas d'une aide aussi importante.

On déclara sa décision insensée. Son oncle l'Évêque lui retira son appui et le renvoya, ce qui fut le désespoir de sa mère.

Les larmes de sa mère touchèrent le cœur de ce fils affectueux et, quoique insensible aux conseils de l'Évêque, il promit de faire ce que sa mère voudrait. Mais, bien que religieuse et pieuse, désirant vivement sa prospérité spirituelle et temporelle, cette digne femme ne voulut pas contrarier ses désirs et l'obliger ou le persuader de suivre une carrière qui lui serait désagréable. Elle laissa donc Porfirio libre de suivre sa vocation.

Elle vécut assez longtemps pour voir la sagesse pratique de la détermination de son fils, car, après quelques années, vint un orage qui déracina le pouvoir de l'Église et plaça des limites à son influence, tandis que des hommes d'intelligence trouvèrent un libre champ d'action dans la profession du Droit.

Porfirio Diaz entra à l'Institut et commença d'une manière suivie l'étude de la Jurisprudence, dans l'espoir d'enseigner un jour. Juarez, qui ne l'avait pas oublié, lui donna, quoiqu'il n'ait rien sollicité, la position de bibliothécaire. Après quatre ans d'études, ayant été nommé professeur suppléant de Droit Romain avant même d'être gradé, il dut, pour se conformer à la loi, entrer dans une Étude et pratiquer pendant deux ans, ainsi que le requérait le cours des études.

Bénito Juarez était alors notaire, ses fonctions de gouverneur étant expirées.

Pendant ce temps — en 1853 — Santa-Anna, qui

avait été fait Dictateur, cherchait toutes les occasions de détruire ses ennemis et Juarez fut arrêté, emmené à la Vera-Cruz, où, après toutes sortes de mauvais traitements en prison, il fut embarqué pour la Havane; il alla vivre à la fin à la Nouvelle-Orléans. Ses affaires avaient passé à son associé Pérez, mais ce dernier ayant été emprisonné peu après à son tour, pour avoir entretenu une correspondance avec quelques ennemis de Santa-Anna, ce fut Porfirio Diaz qui prit sa charge. Il donna à cette occasion des preuves de son honnêteté, de son activité et montra beaucoup d'habileté dans l'exercice de sa profession.

En voyant les fraudes commises dans les élections pour le Dictateur, lui et les autres étudiants étaient indignés de cette façon injustifiable d'exercer le pouvoir. Ce jeune patriote ne put supporter plus longtemps ce spectacle et, avec un de ses camarades, il se jeta sur la table où l'on votait pour la liste adverse. Un mandat d'arrestation fut lancé contre eux et ils furent obligés de prendre la fuite pour éviter la prison.

Peu après, Diaz fut appelé à mettre en pratique ce qu'il avait appris dans ses manœuvres militaires et, âgé seulement de vingt-cinq ans, il fut jugé parfaitement capable de diriger des soldats et il alla rejoindre dans les montagnes du pays Miztèque une petite troupe de patriotes (deux ou trois cents), commandée par le capitaine Herrera, qui combattait le Dictateur. Herrera reconnut la compétence de Diaz et prit ses avis. Quelque temps après, bien que peu nombreux, mal armés et faiblement disciplinés, ils remportèrent une victoire

à Scotongo sur les troupes nombreuses et bien disciplinées de Santa-Anna.

Quand Santa-Anna fut renversé et que le gouvernement libéral fut établi, Porfirio Diaz retourna à Oaxaca et fut récompensé par le titre de Chef de Police dans le district de Ixtlan. Quelque temps après, quand la garde nationale fut organisée, Porfirio fut élu capitaine de la 4^e compagnie du second bataillon, et cédant à sa vocation militaire, il renonça à sa position de Chef de Police, avec un salaire de 140 dollars par mois, pour accepter celle de capitaine avec des appointements de 60 dollars.

En 1857, il alla, sous le lieutenant-colonel Velasco, réduire une rébellion à Jamiltepec. Il fut grièvement blessé à Jxcapax, mais voyant qu'une des lignes était en grand danger, sans faire attention au sang qui coulait de ses blessures, il se porta sur les ennemis avec un si rare courage qu'il les mit en déroute.

Sa mère mourut vers la fin de 1858, tandis qu'il était à Tehuantepec. A travers toutes ces vicissitudes, il avait toujours été un fils obéissant et affectueux et la mort de sa mère lui causa une grande peine.

Cette même année, il alla à Tehuantepec, sous les ordres du général Ignacio Mejia, pour combattre Cobos, qui fut défait à Galapa, tandis qu'on avait confié à Diaz le commandement militaire du District.

Porfirio Diaz maintint le gouvernement dans cette région, luttant contre un ennemi supérieur en forces, sans recevoir aide du gouvernement général et comptant seulement sur ses propres ressources. Il resta

deux ans à Tehuantepec, combattant presque chaque jour contre des forces supérieures. Il fut encore blessé, mais la victoire fut complète et il passa du rang de major au grade de lieutenant-colonel. La discrétion et la prudence unies au patriotisme et à de nobles sentiments furent toujours la marque distinctive de son caractère de soldat.

L'extraction, par un chirurgien des Etats-Unis, d'une balle qu'il avait conservée tout le temps dans son corps, vint mettre un terme aux souffrances physiques qu'il avait si longtemps endurées. Il reçut peu de temps après le brevet de colonel pour une victoire remportée en juin 1859 à Mixtequilla et pour une autre à Tehuantepec en novembre 1859.

Le 5 août 1860, Diaz remporte une nouvelle victoire sur Cobos à Oaxaca. Il avait seulement 700 hommes et trois canons, tandis que Cobos avait 2.000 hommes et douze pièces. Diaz, quoique blessé au pied, resta en selle et, affaibli par la perte de son sang, continua à donner des ordres et à animer ses soldats jusqu'à ce qu'il vit la victoire assurée.

Il fut ensuite atteint de la fièvre typhoïde, mais il fut soutenu durant sa maladie par la nouvelle que ses concitoyens venaient de l'honorer du titre de Député au Congrès Général en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus à la patrie.

Diaz aimait par dessus tout la vie militaire et ne pouvait pas supporter la pensée d'être séparé de l'armée. Sur le champ de bataille, entouré de ses compagnons pleins de confiance en lui, il goûtait mieux

que partout ailleurs le plaisir de l'ambition satisfaite. Là d'ailleurs il pourrait suivre sa carrière, sans avoir à lutter contre toutes les jalousies et l'envie qui se rencontrent dans les réunions législatives. Les dangers de la guerre avaient été jusqu'alors les délices de sa vie et le fracas de la bataille résonnait à ses oreilles comme une douce et harmonieuse musique. Mais il dut se soumettre à son lot et se rendre dans la capitale de la République pour faire le législateur, ayant gravi ainsi un nouveau degré de l'échelle du Pouvoir.

Quoique les forces conservatrices fussent dissoutes virtuellement, quelques chefs qui n'avaient pas trouvé de meilleure occupation que de vivre de la guerre, étaient soutenus par le clergé et l'appât du butin. Leonardo Marquez, un des chefs révolutionnaires les plus en vedette, tenta le 24 juin 1861 une attaque contre la capitale. Le Congrès était en session quand il reçut la nouvelle inattendue de son arrivée. Diaz, étant comme il le disait, *un soldat avant tout*, demanda la permission de se retirer et courut au danger. Les troupes d'Oaxaca, qui avaient leurs quartiers au couvent de San Fernando sous le général Méjia, résistèrent à l'attaque de Marquez, et le colonel Diaz fut accueilli par les acclamations enthousiastes de ses vieux compagnons d'armes, dont il releva ainsi le moral. Méjia accepta avec joie le concours de Diaz et ils remportèrent la victoire.

L'importance de l'aide que Diaz avait donnée en cette occasion aux défenseurs de la capitale fut comprise et le Gouvernement le récompensa en lui confé-

rant le commandement de la brigade de Oaxaca — le général Méjia étant tombé malade — avec ordre de joindre la division de Ortega et de marcher contre les forces conservatrices et de les détruire.

Il suffit de dire que le 13 août 1861, le quatrième anniversaire d'un de ses premiers succès, Diaz, avec peu de soldats, remporta une victoire sur Marquez et ses 4.000 hommes.

En attaquant Marquez, il avait désobéi au général Ortega. Il n'était pas agréable à ce dernier d'apprendre que la gloire de la campagne revenait à son subordonné. Ortega se hâta de le rappeler. L'entrée de Diaz dans la capitale fut une marche triomphale et le gouvernement lui donna pour le récompenser le rang de brigadier-général. Cette bataille est connue sous le nom de bataille de Pacluica, environ vers la fin d'octobre 1861.

A quelque temps de là, Benito Juarez fut élu Président de la République et les Français envahirent le pays. Le 5 mai 1862, le général Diaz remporta une victoire sur les envahisseurs à Puebla de los Angeles. Le général Laragoza était le commandant en chef des troupes mexicaines, le général Diaz avait une division sous ses ordres.

Ce qui suit est dû à la plume du général Hinojosa, ministre de la guerre :

Dans le rapport adressé au ministre de la guerre par le général Ignacio Laragoza, commandant en chef des forces libérales du gouvernement constitutionnel du

Président Juarez, ce dernier donne des détails sur la bataille de Puebla du 5 mai 1862 :

« Le 4 mai je donnais l'ordre aux brigades commandées par les généraux Berriozabal, Diaz et Lamadrid de former trois colonnes d'attaque composées : la première de 1.082 hommes, la seconde de 1.000 hommes et la troisième de 1.020 hommes.

» Le général Diaz, avec deux sections de sa brigade et une de celle de Lamadrid, avec deux pièces de canon et celle qui restait d'Abzarer, tint non seulement l'ennemi en échec, mais repoussa la colonne qui avait intrépidement attaqué notre position. Ainsi repoussés, les ennemis battirent en retraite sur l'Hacienda de San José Renteria, où ils joignirent les forces repoussées de la colline, qui, s'étant réorganisées, avaient préparé leur défense, ayant pratiqué des meurtrières partout dans l'épaisseur des murailles des bâtiments.

» Quoique les ayant forcés à la retraite, je ne pouvais pas les attaquer dans cette position, leur force numérique étant supérieure à la mienne ; en conséquence, je rappelai le général Diaz qui, avec beaucoup d'ardeur et de courage, les avait suivis et je lui ordonnai de conserver simplement une attitude menaçante. »

Le 16 mars 1863, le général Forey marcha sur Puebla avec 26.000 hommes et, après une brave défense, le général Ortega se rendit sagement, ayant refusé de capituler. Le 17 mai le drapeau blanc invita les Français à rentrer à Puebla, où ils firent prisonniers 11.000 soldats et 1.500 officiers. Il était difficile de

garder tant de prisonniers et Diaz et Berriozabal saisirent, comme d'autres, la première occasion de s'évader et furent reçus, surtout le général Diaz, à Mexico avec des démonstrations de joie. Il commandait de nouveau une division, quand Juarez dut évacuer la cité de Mexico. Laissant son commandement au général Comonfort, il se rendit à Oaxaca pour organiser l'armée de l'Est. Le maréchal Bazaine vint attaquer Diaz à Oaxaca avec 18.000 hommes et quarante-huit pièces de canon. Diaz se rendit et fut envoyé prisonnier à Puebla. Mais il s'échappa en route. Dix mille dollars furent offerts pour sa capture ou la preuve de sa mort.

Il réunit alors une petite troupe et livra divers combats de ci de là avec des succès variés. Mais ses brillantes victoires de Miahutlan et de La Carbonera sur les Autrichiens donnèrent au général Diaz la renommée et l'éclat du général le plus éminent de son pays. Quoique ces batailles fussent éclipsées par plusieurs de ses victoires précédentes, elles étaient importantes pour l'établissement indiscutable de l'autorité républicaine dans le Sud — résultat de plus d'une année d'efforts obscurs et persévérants.

Il organisa encore de nouvelles troupes et battit Visoza à Juicingo, Etat de Puebla, le 1^{er} octobre 1865. Il alla à La Providencia, où le général Juan Alvarez lui donna 200 armes et il battit de nouveau Visoza à Comitlipa, Etat de Guerrero, le 4 décembre 1865. Il battit le général Ortega à Pinotepo et Jametepec, Etat de Oaxaca, en mars 1866. Il battit encore les Impériaux, commandés par Cevallos, à Puebla, Etat de Oaxaca,

le 14 du même mois. A Nochistlan, dans le même Etat, Diaz combattit la cavalerie hongroise commandée par le comte de Gauz, qui fut tué dans la lutte.

A Miahuatlan, le général Diaz prit mille fusils et deux pièces d'artillerie, ainsi que les munitions de l'ennemi. Un bataillon de chasseurs indiens commandés par des Français fut fait prisonnier.

De Miahuatlan, il marcha sur Oaxaca et, tandis qu'il assiégeait cette capitale, il apprit que le gouvernement impérial envoyait une colonne commandée par le baron Luker, officier autrichien, pour relever la garnison assiégée d'Oaxaca. Le général Diaz résolut de marcher contre la colonne qui approchait et la rencontra, le 18 octobre 1866, à La Carbonera ; il la mit en déroute complète, revint à Oaxaca, dont la garnison se rendit le 31 du même mois. Il prit ainsi 42 canons, 2.500 fusils et toutes les provisions et munitions de la garnison.

Le 1^{er} novembre 1866, le général Diaz entra dans sa ville natale, où il fut couronné de lauriers comme un libérateur. Le 2 avril, il remporta à Puebla une très glorieuse victoire qui ébranla les bases de l'Empire, car Puebla était une des trois forteresses des envahisseurs. Parmi les prisonniers se trouvèrent onze généraux et trois évêques. D'après la loi, les officiers mexicains faits prisonniers et même les étrangers, après le départ des troupes françaises, devaient être passés par les armes. Se présentant devant les onze généraux, Diaz les invita poliment à le suivre, sans les faire garder, jusqu'au palais épiscopal où se trouvaient

600 officiers, dont plusieurs se confessaient et faisaient leurs derniers préparatifs, sachant le sort qui leur était réservé. « Messieurs, leur dit Diaz, il m'est très pénible, il m'est même impossible d'exécuter la loi dans cette circonstance ; et il n'y a pas d'autre alternative pour moi que de vous faire prisonniers. Mais, comme je me souviens de mes propres souffrances quand j'étais prisonnier ici même, je désire vous éviter un pareil traitement. Vous pouvez vous en aller ; vous êtes libres. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de me promettre de vous mettre à la disposition du gouvernement suprême quand il vous l'ordonnera. La nation prononcera sa sentence contre l'Empire, mais elle sera indulgente pour ceux de ses fils qui ont fait fausse route. » Cette amnistie générale, qu'il renouvela plus tard de même à Apotnatox, causa de tous côtés une grande satisfaction. Ces hommes, une minute auparavant ennemis, devinrent des amis sincères. Plusieurs se détournèrent pour cacher leurs larmes. Le général Diaz était lui-même profondément ému. Parmi les prisonniers se trouvait un colonel qui était stupéfait et qui ne pouvait se croire libre : quand le comte de Thün avait fixé la tête du général Diaz à dix mille dollars lors de son évasion de Puebla, ce même colonel Escamilla (alors chef de police de Izucar) avait offert d'ajouter à cette somme mille dollars de sa poche. Le général Diaz comprit la crainte et l'étonnement de son prisonnier et lui dit : « Colonel, cette action imprudente vous était inspirée par un devoir aveugle : laissez-nous oublier tout